

MÉTIS

Hors Série 2013

Anthropologie des
mondes grecs anciens

Sous la direction de
Sandra Boehringer
& Violaine Sebillotte Cuchet

Des femmes en action

L'individu et la fonction en Grèce antique



ÉDITIONS DE L'EHESS • DAEDALUS
PARIS • ATHÈNES

TABLE DES MATIÈRES

DES FEMMES EN ACTION L'INDIVIDU ET LA FONCTION EN GRÈCE ANTIQUE

Sandra BOEHRINGER.....	Vingt ans de réflexion. <i>Mètis</i> et le genre (1992-2012)	5-18
------------------------	--	------

I. LES IDENTITÉS ET LES CHAMPS D'ACTION

Claude CALAME.....	Soi-même par les autres : pour une poétique des identités auctoriales, rythmées et genrées (Pindare, <i>Parthénée</i> 2)	21-38
Annalisa PARADISO.....	Gorgô et les manipulations de la fonction	39-51
Maria Cecilia D'ERCOLE.....	Marchands et marchandes dans la société grecque classique	53-71
Anna CHIAIESE.....	La guerra dentro e fuori : giochi di genere tra Argo e Tegea	73-84

II. FEMMES ET ACTIONS EN POLITIQUE

Louise BRUIT.....	La prêtresse et le roi. Réflexions sur les rapports entre prêtrise féminine et pouvoir	87-100
Claire JACQMIN.....	Arbitres et règlements de conflits : Pausanias et le cas des seize femmes des cités d'Élide	101-115
Sandra PÉRÉ-NOGUÈS.....	Aristomaché et Arétè, deux femmes dans la tourmente des guerres civiles à Syracuse	117-132
Stefano CANEVA.....	La face cachée des intrigues de cour. Prolegomènes à une étude du rôle des femmes royales dans les royaumes hellénistiques	133-151

III. CORPS DES HUMAINS, CORPS DES DIEUX : L'IMAGINAIRE DU GENRE

Gabriella PIRONTI.....	Des dieux et des déesses : le genre en question dans la représentation du divin en Grèce ancienne	155-167
Violaine SEBILLOTTE CUCHET.....	Femmes et guerrières, les Amazones de Scythie (Hérodote, IV, 110-117)	169-184
Pauline SCHMITT PANTEL.....	L'histoire de Damocrita dans les <i>Histoires d'amour</i> de Plutarque : la vengeance d'une mère épouse de citoyen à Sparte	185-198
Adeline GRAND-CLÉMENT.....	Porter la culotte : enquête sur l'imaginaire du pantalon dans le monde grec	199-216
	Résumés	217-225

STEFANO CANEVA
Université de Liège

LA FACE CACHÉE DES INTRIGUES DE COUR.
PROLÉGOMÈNES À UNE ÉTUDE DU RÔLE DES FEMMES
ROYALES DANS LES ROYAUMES HELLÉNISTIQUES¹

Dans un passage de Lucien, *Icaroménippe* 15, le protagoniste décrit une panoplie de perversions, incestes et meurtres, qu'il a pu voir depuis son observatoire au-dessus des nuages, dans les palais royaux de la période hellénistique: « Ptolémée couchant avec sa sœur; le fils de Lysimaque tendant un piège à son père; celui de Séleucos, Antiochos, faisant discrètement signe à sa belle-mère Stratonice; Alexandre de Thessalie assassiné par sa femme; Antigone ayant des relations sexuelles avec l'épouse de son fils; etc... »². Il ne s'agira pas ici de traiter du rôle attribué aux femmes dans le discours sur l'Orient dégénéré et décadent, qui a pourtant connu, dans l'Antiquité grecque et romaine, une évolution continue de l'époque des guerres médiques jusqu'au monde impérial³. De la

1. Je tiens à remercier Vinciane Pirenne-Delforge, Sandra Boehringer, Violane Sebillotte Cuchet et Aurian Delli Pizzi pour leurs observations et pour leur aide dans l'amélioration de mon texte français.

2. Traduction de Jacques BOMPAIRE (éd.), *Lucien. Oeuvres. Tomes III. Opuscules 21-25*, Paris, 2003, p. 228-229, partiellement modifiée.

3. Ce thème se développe en particulier autour d'un modèle de dévalorisation de l'ennemi, notamment militaire, qui est représenté comme inférieur en tant que dominé par des femmes et/ou efféminé lui-même. Sur la construction de ce motif par rapport aux Perses dans l'Athènes classique, cf. Heleen SANCISI-WEERDENBURG, « Exit Athossa: Images of Women in Greek Historiography on Persia », in Averil CAMERON, Amélie KURTH (ed.), *Images of Women in Antiquity*, Detroit, 1983, p. 20-33; Edith HALL, *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford, 1989, p. 95, 209. Pour ce qui concerne l'appropriation romaine de la topique de l'Orient efféminé, je me limite à mentionner un cas révélateur: la réaction des envoyés romains face à l'habit dionysiaque avec lequel Ptolémée VIII les accueillit à Alexandrie en 140/39 av. J.-C.; ceci fut interprété

même façon, on ne fera que mentionner la question de l'endogamie royale, l'une des stratégies les plus importantes dans la construction et la mise en sécurité d'une dynastie dans de nombreux contextes historiques, mais qui trop souvent a été lue par les modernes, en acceptant les observations des historiens anciens, à travers les lunettes déformantes du préjudice moral. On se limitera à renvoyer au cas, mentionné dans le passage de Lucien, de la reine Stratonice, qui fut épouse de Séleucos I et qui épousa ensuite son beau-fils Antiochos I, épisode sur lequel les Anciens, Lucien y compris, rivalisent de détails sur l'amour fou et incestueux du fils pour sa mère, au détriment d'une lecture historique des problèmes de succession, qui justifiaient cette opération⁴. À cet égard, il faut néanmoins reconnaître à la critique récente le mérite d'avoir relancé la discussion sur l'endogamie dynastique selon des catégories historiques et socio-anthropologiques. Cette approche vise à distinguer les buts stratégiques concrets de l'endogamie des motifs idéologiques mis en œuvre pour la justifier, et, en même temps, à dépasser le débat fondé soit sur le vocabulaire moral de l'inceste, soit sur la simple accumulation de précédents diachroniques au détriment d'une interprétation contextuelle⁵.

comme le signe caricatural d'une royauté débauchée et décadente, tandis qu'il était censé en communiquer le caractère divin, notamment dionysiaque : cf. Heinz HEINEN, *Die Tryphè des Ptolemaios VIII. Euergetes II. Bemerkungen zum ptolemäischen Herrscherideal und zu einer römischen Gesandtschaft in Ägypten (140/39 v. Chr.)*, in Heinz HEINEN (ed.), *Althistorische Studien Hermann Bengtson zum 70. Geburtstag dargebracht von Kollegen und Schülern*, *Historia Einz.* 40, Wiesbaden, 1983, p. 116-130 ; Peter NADIG, *Zwischen König und Karikatur. Das Bild Ptolemaios' VIII. im Spannungsfeld der Überlieferung, Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte* 97, Munich, 2007, p. 156-163. Pour une approche de la royauté hellénistique en termes de relation entre les sphères de la masculinité et de la féminité, cf. Jim ROY, « The Masculinity of the Hellenistic King », in Lin FOXHALL, John SALMON (ed.), *When Men were Men : Masculinity, Power and Identity in Classical Antiquity*, Londres-New York, 1998, p. 111-135.

4. Cf. la discussion par Daniel OGDEN, *Polygamy, Prostitutes, and Death : The Hellenistic Dynasts*, Londres, 1999, p. 119-124 ; sur Stratonice, cf. aussi Elizabeth D. CARNEY, *Women and Monarchy in Macedonia*, Norman, 2000, p. 171-172. Dans ce type de récits, le filtre de mythes comme celui d'Hippolyte et Phèdre fait passer au second plan, voire efface, certains aspects des enjeux politiques originaires qui intéressent l'historien contemporain. Il est intéressant de reconnaître un produit de longue durée de ce genre d'histoires romancées dans un texte tardif en hexamètres, l'*Aegritudo Perdicae*, composition du v^e siècle ap. J.-C. dédiée à la souffrance d'un personnage, au nom révélateur de Perdikkas, par amour pour sa mère.

5. Voir à ce propos Stanley M. BURSTEIN, « Arsinoë II Philadelphos : A Revisionist View », in W. Lindsay ADAMS, Eugene N. BORZA (ed.), *Philip II, Alexander the Great and the Macedonian Heritage*, Lanham, 1982, p. 211 ; Daniel OGDEN, *Polygamy*, op. cit. (n. 4), p. 75-80, 125-127 ; Elizabeth D. CARNEY, « The Reappearance of Royal Sibling Marriage in

Ce déficit de lecture politique dans la littérature historiographique ancienne, accompagné d'un excès de voyeurisme et d'une stylisation des « passions perverses » des cours, a alimenté une tradition très diffusée dans l'Antiquité, qui a exercé son influence sur l'étude moderne de la carrière politique des reines hellénistiques. C'est précisément à partir du motif stéréotypé des machinations de cour et de la dégénérescence des liens parentaux que je me propose de discuter ici quelques aspects du pouvoir des reines. J'essayerai d'interroger les dossiers à la croisée de la carrière politique de quelques reines particulières (l'individu) et du statut public général reconnu aux femmes royales, influencé en profondeur par les différents types de sources (la fonction). À ce propos j'explorerai des cas qui permettent de considérer le lien entre la mise en forme d'un *topos* narratif de l'amour dynastique, ses fondements socio-économiques et religieux, et la définition du statut et du rôle politique des femmes dans les cours et plus largement dans les royaumes du début de l'époque hellénistique. J'articulerai mon propos selon quatre mots-clés : complot, *basilissa*, divinisation et évergétisme.

Complot

Le complot, la première activité qui caractérise les reines hellénistiques dans l'historiographie ancienne, dépend souvent de l'incapacité, du refus ou du désintérêt, par les auteurs grecs, de comprendre dans un sens politique le rôle des femmes dans la tradition macédonienne, différent de celui connu dans les *poleis* de la Grèce classique⁶. On en a déjà fait

Ptolemaic Egypt », *La parola del passato* 237, 1987, p. 428-439 ; *ead.*, « Arsinoe before She was Philadelphus », *Ancient History Bulletin* 8, 1994, p. 130 ; *ead.*, « Women and Dunasteia in Caria », *The American Journal of Philology* 126, 2005, p. 65-91 ; Sheila L. AGER, « Familiarity Breeds: Incest and the Ptolemaic Dynasty », *Journal of Hellenic Studies* 125, 2005, p. 1-34 ; Sabine MÜLLER, *Das hellenistische Königspaar in der medialen Repräsentation Ptolemaios II. und Arsinoe II.*, *Beiträge zur Altertumskunde* 263, Berlin-New York, 2009, p. 85-88, 111-134. Kostas BURASELIS, « The Problem of Ptolemaic Sibling Marriage: A Case of Dynastic Acculturation? », in Paul McKECHNIE, Philippe GUILLAUME (ed.), *Ptolemy II Philadelphus and His World*, *Mnemosyne* Suppl. 300, Leiden-Boston, 2008, p. 291-302 reprend le dossier pharaonique par rapport aux Ptolémées, sans pourtant aboutir à des résultats nouveaux sur le sujet.

6. Cf. Elizabeth D. CARNEY, « Women and Dunasteia in Caria », art. cit. (n. 4), p. 66, 68, 73 et 76-78, à propos du décalage entre les sources épigraphiques et historiographiques sur le pouvoir des femmes dans la dynastie hécatomnide ; Sabine MÜLLER, *Das hellenistische Königspaar*, op. cit. (n. 5), p. 35-50, 88, sur les Ptolémées. Elizabeth D. CARNEY, « Foreign Influences and the Changing Role of Royal Macedonian Women », *Ancient Macedonia* 5, 1993, p. 313-323 met en évidence, à juste titre, que l'évolution du statut public de la

mention : les intrigues amoureuses dont les reines sont les protagonistes constituent, dans la plupart des cas, une ressource narrative stéréotypée, répondant aux enjeux de ces types de pratiques discursives dans lesquelles l'interprétation politique n'est de loin pas l'objet central.

Cette insuffisance n'est pas, toutefois, un simple symptôme de naïveté. L'analyse de certains cas spécifiques montre plutôt que le *topos* de la femme utilisant la séduction pour tramer des complots à l'intérieur de la cour fonctionne souvent comme instrument de propagande, visant à effacer les vraies motivations politiques des guerres et des conspirations. On peut mentionner à cet égard le cas d'Arsinoé, fille de Ptolémée I et future reine d'Égypte : c'est à elle, lorsqu'elle était reine de Thrace et Macédoine avec Lysimaque, qu'une tradition répandue dans les sources anciennes attribue la faute d'avoir poussé son mari à mettre à mort son fils aîné Agathoclès, né d'un premier mariage. C'est ce qu'on lit chez l'historien Memnon d'Héraclée, qui reprend à l'époque impériale le récit de Nymphis, son compatriote du III^e siècle av. J.-C. : Lysimaque, vaincu par les intrigues (περιδρομή) d'Arsinoé⁷, décréta la mort d'Agathoclès, τὸν ἄριστον τῶν παίδων καὶ πρεσβύτερον, en cherchant d'abord à l'empoisonner, en le condamnant ensuite à la peine capitale, sous le faux prétexte de subversion. Pausanias rapporte également cette histoire, en l'introduisant au moyen d'une observation moralisante sur les conséquences néfastes de l'amour : Lysimaque y est représenté comme un vieux roi soumis à sa jeune femme et qui provoque la chute de son empire. Quand il réalise son erreur, il est trop tard (I, 10, 3). D'après le Périégète, Arsinoé, qui projetait la succession pour ses fils, complota la mort de son beau-fils (ἐπιβουλευσαι Ἀγαθοκλεῖ θάνατον), but qu'elle atteint grâce à la passivité de Lysimaque (ὁ Λυσίμαχος ἀνελεῖν τὸν Ἀγαθοκλέα Ἀρσινόῃ παρήκε). Mais Pausanias va plus loin et rapporte l'opinion de quelques

femme en Macédoine doit être lue à la croisée de la structure de l'*oikos* argéade, similaire à ceux de l'aristocratie grecque homérique et archaïque, et de l'ascension politique que la Macédoine connut entre le V^e et IV^e siècle. En particulier, certains traits de la royauté féminine macédonienne s'inscrivent dans un processus d'influences mutuelles entre Macédoine, Épire, Illyrie et Thrace : sur Olympias, souvent décrite par les sources anciennes comme reine barbare en particulier par rapport à son culte dionysiaque excessif, cf. Elizabeth D. CARNEY, *Olympias : Mother of Alexander the Great*, New York-Londres, 2006 ; pour le cas de la princesse guerrière Kynane, fille de Philippe II et de l'illyrienne Audata, cf. Cédric PILLONEL, « Les reines hellénistiques sur les champs de bataille », in Florence BERTHOLET, Anne BIELMAN, Regula FREI-STOLBA (éd.), *Égypte-Grèce-Rome : les différents visages des femmes antiques*, Écho. Collection de l'Institut d'archéologie et d'histoire Ancienne de l'Université de Lausanne 7, Berne, 2008, p. 125-126, 131-132.

7. *FGrH* 434 F 4, 6-7. De manière similaire Porphyre, *FGrH* 260 F 3.8.

auteurs, selon lesquels la reine serait tombée amoureuse d'Agathoclès et que, repoussée, elle aurait pris sa revanche par la mort de l'être aimé. Le *topos* de la perversion amoureuse récupère ici un motif traditionnel, connu dans les récits mythiques de Sthénébée et Bellérophon ou dans l'épisode biblique de la femme de Potiphar. Qu'il s'agisse d'une fiction ressort clairement d'autres sources, qui offrent un cadre sensiblement différent⁸. En particulier Strabon (XIII, 4, 1) nous restitue le cadre d'un complot d'Agathoclès contre son père pour défendre son droit de succession contre la menace de son demi-frère Ptolémée, fils aîné de Lysimaque et d'Arsinoé. Le plan, qui s'appuyait sur l'aide extérieure de Séleucos, fut découvert, et la mort fut la punition inéluctable du fils rebelle. Toutefois, ses alliés surent diffuser une version qui représentait sa mort comme un délit atroce qu'il fallait venger. On se trouve ici face aux conséquences mortelles de la polygamie traditionnelle des rois macédoniens : à l'époque des diadoques, où les liens inter-dynastiques constituaient l'une des ressources les plus importantes de la diplomatie internationale, ces éléments pouvaient être utilisés pour justifier des guerres de conquête comme celle de Séleucos contre Lysimaque⁹.

Dans le système dynastique macédonien, caractérisé par la polygamie et par l'absence d'une succession clairement fixée entre les fils aînés de plusieurs mariages, le destin des femmes royales, en effet, dépendait en grande partie du rôle joué par leurs fils. C'est la raison pour laquelle il était normal qu'elles fassent tout ce qui était en leur pouvoir pour soutenir la branche de la dynastie qu'elles incarnaient. Dans l'affaire d'Agathoclès, le motif narratif de la femme manipulatrice a été utilisé à fin de propagande internationale, pour cacher les raisons strictement politiques de la guerre. À l'époque des auteurs dont on a parlé, Memnon et Pausanias, la partialité des récits quant au rôle d'Arsinoé dans la mort d'Agathoclès n'était peut-être plus perçue¹⁰. Quoi qu'il en soit, la tradition historiographique ancienne

8. L'initiative de la condamnation est attribuée à Lysimaque chez Appien, *Syriaca* 64; Strabon, XIII, 4, 1; Porphyre, *FGrH* 260 F 3.8; Lucien, *Icaroménippe* 15; Justin, 17.1.1-5.

9. Pour un essai d'interprétation de la propagande séleucide qui accompagna la guerre contre Lysimaque, voir Franca LANDUCCI GATTINONI, « Lisimaco e la morte del figlio Agatocle », *Contributi dell'Istituto di Storia antica* 17, 1991, p. 109-121 et *ead.*, *Lisimaco di Tracia. Un sovrano nella prospettiva del primo ellenismo*, Milan, 1992, p. 209-214; Sabine MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 38-49.

10. Sur l'hostilité de la source de Memnon, Nymphis, envers Arsinoé, représentée comme tyran d'Héraclée, cf. JACOBY dans *FGrH* IIIb, p. 274; Gabriella LONGEGA, *Arsinoe II*, Rome, 1968, p. 50; Richard A. HAZZARD, *Imagination of a Monarchy: Studies in Ptolemaic Propaganda*, *Phoenix Suppl.* 37, Toronto, 2000, p. 82; S. MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 36-37, 39-40, 49.

a légitimé et transmis un portrait sombre de la reine, que la critique moderne a souvent généralisé dans l'évaluation de sa carrière politique¹¹. En conséquence, pour Arsinoé comme pour d'autres reines de la tradition macédonienne, d'Olympias à Cléopâtre VII, la première tâche de l'historien est de déconstruire le *topos* de « l'amour », de l'avidité du pouvoir et de la perversion, pour en saisir la face cachée politique et idéologique.

Basilissa

La propagande diffamatoire mise à part, où se situent les vrais enjeux du statut et du rôle publics des reines hellénistiques ? Un problème supplémentaire se pose parce que, dans le vocabulaire politique de l'hellénisme, le féminin *basilissa* n'a pas une fonction équivalente au masculin *basileus*. Alors que celui-ci renvoie à l'unicité institutionnelle du roi, dont la légitimité dépend d'une cérémonie d'acclamation par l'armée ou le conseil des *hetairoi*, pour la *basilissa*, le développement d'une utilisation fonctionnellement définie, c'est-à-dire comme titre formel de la reine, se mêle, au III^e siècle, à une fonction plus générale : la *basilissa* peut être la reine, en tant qu'épouse du roi — statut qui se révèle ambigu dans le système de polygamie traditionnelle argéade. Mais la *basilissa* peut aussi désigner d'autres membres féminins de la maison royale, en particulier, au moins pour le royaume lagide, les filles du roi. Comme le montre le décret de Canope à l'égard de la fille de Ptolémée III et de Bérénice II, les princesses portent ce titre depuis l'enfance et le gardent même lorsqu'elles sont mentionnées dans des textes postérieurs à leur mort¹².

11. Sur les préjugés hérités par les modernes, voir S. MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 36-37, 39-40, 49 ; pour le cas d'Arsinoé en particulier p. 149, n. 198. Pour l'appel à une lecture historique de la carrière d'Arsinoé, voir Helen S. LUND, *Lysimachus*, Londres, 1992, p. 186-191 ; D. OGDEN, *op. cit.* (n. 4), p. 59-62 ; E. D. CARNEY, « Arsinoe before She was Philadelphus », art. cit. (n. 5), p. 123-131 et *ead.*, *Women and Monarchy...*, *op. cit.* (n. 4), p. 175-176 ; S. MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 38-46.

12. I. Prose 8. 38, 45, 47, dernier cas en lacune. Sur une définition large du statut des *basilissai*, cf. Elizabeth D. CARNEY, « Women and Basileia: Legitimacy and Female Political Action in Macedonia », *The Classical Journal* 90, 1995, p. 367-391 et *ead.*, *Women and Monarchy...*, *op. cit.* (n. 4), p. 225-228 ; 2010, p. 419-420 ; 2011, p. 202-203 ; Anne BIELMAN, « Régner au féminin. Réflexions sur les reines attalides et séleucides », in Francis PROST (éd.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée : cités et royaumes à l'époque hellénistique*, Colloque international de la SOPHAU, Rennes, avril 2003, *Pallas* 62, 2003, p. 51-52, 43 ; S. MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 76-81. Ivana SAVALLI-LESTRADE, « Il ruolo pubblico delle regine ellenistiche », in Salvatore ALESSANDRI (ed.), *Ἱστορίη. Studi offerti dagli allievi a Giuseppe Nenci in occasione del suo settantesimo compleanno*, Lecce, 1994, p. 417-419, 431-432, et *ead.*, « La place des reines

Le cas célèbre d'Harpale, le trésorier d'Alexandre qui, à Babylone, en l'absence du roi éloigné dans sa campagne indienne, prit l'habitude de nommer ses courtisanes *basilissa*, constitue sûrement un cas limite, mais il montre bien, dans l'esprit émulateur de l'usurpateur, la conscience d'un système dans lequel la condition de *basilissa* s'étend aux femmes liées au roi, que ce soit par le sang ou par relation¹³. À l'unicité institutionnelle du *basileus*, s'oppose donc la pluralité des *basilissai*, ouverte à plusieurs types de relations familiales. Ce décalage est d'autant plus intéressant qu'il montre la *basilissa*, à savoir le membre féminin de la maison royale, comme la titulaire d'un pouvoir et d'un prestige qui ne lui viennent pas d'une investiture officielle, mais du fait d'incarner et de transmettre la légitimité dynastique à travers le mariage et les enfants. Le statut véritable de chaque *basilissa* devra, par conséquent, être discuté individuellement, tout en considérant que certaines typologies de documents, comme les monnaies¹⁴, et certaines occasions, comme les inscriptions relatives à la diplomatie internationale, montrent un degré majeur de formalisation et, par conséquent, une correspondance plus étroite entre ce titre et la définition de reine en termes modernes.

Les recherches des deux dernières décennies ont produit une importante avancée dans la connaissance des contextes et des occasions d'intervention publique des femmes royales de l'époque hellénistique, montrant que leur

à la cour et dans le royaume à l'époque hellénistique », in Regula FREI-STOLBA, Olivier BIANCHI, Anne BIELMAN (éd.), *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique, Écho. Collection de l'Institut d'archéologie et d'histoire Ancienne de l'Université de Lausanne* 2, Bern, 2003, p. 61-67, propose d'ailleurs une utilisation du titre plus focalisée sur la reine et considère que les princesses ptolémaïques passaient par une proclamation officielle de leur statut de *basilissai*, hypothèse que je ne saurais partager : le cas de la petite Bérénice dans le décret de Canope suggère que cette proclamation n'existait pas ; d'autant moins peut-on penser à une version féminine des *Anaklêtêria* des princes.

13. Sur Harpalos, cf. Waldemar HECKEL, *Who's Who in the Age of Alexander the Great*, Malden-Oxford-Victoria, 2006, p. 129-131 ; sur ses courtisanes Glycéra et Pythionice, cf. Athen., XIII, 586 C-D, 595 C-D ; cf. D. OGDEN, *op. cit.* (n. 4), p. 238, 240, 262, 264, 268. Que le fait de nommer une courtisane *basilissa* ait été perçu comme une bizarrerie semble être confirmé par l'utilisation parodique du rapprochement entre ces deux statuts, qui est attribué à Diogène : le philosophe cynique se moquait de la propension des rois à se faire commander par leurs maîtresses, devenant ainsi leurs sujets (Diogène Laërce, VI, 63 : τὰς ἐταίρας ἔφη τῶν βασιλέων εἶναι βασιλίσσας).

14. Cf. Maria CACCAMO CALTABIANO, « Berenice II di Cirene. Il primo basileus/donna dell'età ellenistica », *Quaderni Ticinesi di Numismatica e di Antichità Classiche* 25, 1996, p. 177-195, p. 181-185, qui observe que le titre sur les monnaies renvoie au *Münzrecht* possédé par la *basilissa*, situation qui se réalise lorsque la souveraineté est détenue par la reine seule ou en mère et tutrice du jeune roi.

fonction ne se déroulait pas seulement dans un cadre privé, à l'arrière-plan de la cour, mais aussi dans des situations publiques, qui comportaient aussi la possibilité, pour les reines, de recevoir des ambassades et des émissaires et de disposer d'un service de chancellerie¹⁵. Un aspect digne d'être souligné à cet égard est que certains motifs de propagande peuvent justifier une apparition particulièrement éclatante d'une reine dans un contexte de légitimation d'ailleurs typiquement masculin. Un cas intéressant se trouve dans le compte rendu par Justin (XXIV, 3) du couronnement d'Arsinoé à Cassandree par son demi-frère Ptolémée Céaraunos, en 281/0 av. J.-C. Après la mort de Lysimaque à Couroupedion, au printemps 282, Arsinoé, jusqu'alors reine de Macédoine, conserva le contrôle de la ville de Cassandree pendant sept mois. Lorsque Céaraunos se débarrassa de son allié Séleucos et se fit nommer *basileus* par l'armée macédonienne, un mariage entre demi-frère et demi-sœur devint une bonne solution pour concilier leurs intérêts et renforcer mutuellement leur légitimité. Le mariage, destiné à connaître une fin brutale avec le meurtre de deux fils d'Arsinoé par Céaraunos, fut organisé à Cassandree et accompagné par l'attribution du diadème à la reine, hors de la ville et devant l'armée, par Céaraunos. L'intégration d'une femme dans une cérémonie typiquement masculine est en soi une nouveauté remarquable, mais qui s'explique si l'on tente de détecter les raisons idéologiques de cet acte. L'événement servait à légitimer les deux protagonistes : si, d'une part, à Arsinoé était officiellement reconnue la place acquise quand elle était femme du roi Lysimaque, d'autre part, Céaraunos mettait publiquement en valeur sa royauté en exerçant, à travers le couronnement, l'autorité qui lui donnait le droit de reconnaître Arsinoé comme reine¹⁶.

15. Voir en particulier Ivana SAVALLI-LESTRADE, « Il ruolo », art. cit. (n. 12) et *ead.*, « La place des reines », art. cit. (n. 12); A. BIELMAN, *Femmes en public dans le monde hellénistique*, Paris, 2002 et *ead.*, « Régner au féminin... », art. cit. (n. 12), p. 41-61.

16. Sur le couronnement de Cassandree, cf. Hans W. RITTER, *Diadem und Königsherrschaft, Vestigia 7*, Berlin-Munich, 1965, p. 120-124; E. D. CARNEY, *Women and Monarchy...*, *op. cit.* (n. 4), p. 176, 227-228; S. MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 70-76; Stefano G. CANEVA, « Arsinoe divinizzata al fianco del re vivente Tolemeo II. Uno studio di propaganda greco-egiziana (270-246 a.C.) », *Historia* 62, 3, 2013, sous presse; I. SAVALLI-LESTRADE, « Il ruolo », art. cit. (n. 12), p. 417 et *ead.*, « La place des reines », art. cit., p. 62, indique un cas similaire dans l'*anadeixis* de Laodice par Antiochos III à Antiochie (Polybe, V, 43, 4; cf. D. OGDEN, *op. cit.* (n. 5), p. 133-134; A. BIELMAN, « Régner au féminin », art. cit. (n. 12), p. 51. Il s'agit néanmoins d'un épisode plus récent et qui s'insère dans un contexte de légitimation différent : je n'y vois que la présentation officielle de la nouvelle reine par le roi dans la capitale, après le mariage célébré à Séleucie.

En continuant avec la figure d'Arsinoé II, on pourrait d'ailleurs ajouter à la cérémonie de Cassandree le cas bien connu du décret de Chrémonidès (*IG* II² 687 = *SIG*³ 434/5 ; 268/7 av. J.-C.), le texte qui signale le début de la guerre homonyme entre Antigonos II de Macédoine et une alliance entre Athènes, Sparte et ses alliés avec le soutien de Ptolémée II : ici « la sœur » du roi (Arsinoé décédée) est mentionnée à côté des prédécesseurs de la maison royale comme modèle de la conduite politique de Ptolémée II¹⁷. Il s'agit d'une formule tout à fait commune, mais jamais déclinée au féminin, qui explique dans le lexique diplomatique la continuité des orientations politiques internationales d'une dynastie. Cette apparition inattendue (et ambiguë) de la reine dans un cadre typiquement masculin, discursif cette fois, a encouragé des interprétations contradictoires de nature soit historicisante, attribuant à Arsinoé un rôle décisif dans la politique extérieure de royaume, soit formelle, mettant en évidence les rapports entre norme et innovation dans le langage de la diplomatie internationale¹⁸. Ce que l'on a manqué de relever est que, puisque les prédécesseurs de Ptolémée II n'étaient que le premier couple des *Theoi Sôtêres*, la mention d'Arsinoé à leurs côtés avait aussi la fonction de reconstituer, même de manière posthume, le lien de continuité entre les deux couples royaux. Cette stratégie de mise en forme idéologique de la nouvelle dynastie se signale déjà, lors du règne joint de Ptolémée et Arsinoé, dans les octadrachmes d'or émises au nom des *Theoi Adelphoi*, représentant leur portrait au recto et celui des *Sôtêres* au verso¹⁹. Ces deux cas nous rappellent que, en l'absence d'une formalisation institutionnelle claire et largement partagée de la royauté féminine, et face à des sources qui ne réservent pas une place homogène à l'action publique des femmes royales, le rôle politique d'une reine ne peut être discuté qu'à la croisée entre une perspective biographique/événementielle (où se situe l'individu) et une perspective discursive : à ce dernier niveau, notre évaluation de la fonction ne peut se passer, au risque d'interprétations erronées, d'une connaissance soigneuse des traditions de communication imposées par les contextes pratiques et/ou rhétoriques, dans lesquels s'inscrit la légitimation du pouvoir.

17. Notamment les lignes 14-16 : ὁ τε βασιλεὺς Πτολεμαῖος ἀκολούθως τεῖ τῶν προγόνων καὶ τεῖ τῆς ἀδελφῆς προ[α]ιρέσει φανερός ἐστὶν σπουδάζων ὑπὲρ τῆς κοινῆς τ[ῶν] Ἑλλήνων ἐλευθερίας.

18. Pour toute bibliographie de la question je renvoie à mon analyse du problème dans Stefano G. CANEVA, « Arsinoe divinizzata », art. cit. (n. 16), en particulier sections 2 et 5.

19. Pour une analyse récente de ces monnaies frappées au nom du couple royal, cf. S. MÜLLER, *op. cit.* (n. 5), p. 353-363.

Parfois il sera aussi possible de se rapprocher du statut politique individuel d'une reine à l'aide d'une comparaison avec les termes employés par d'autres langues, comme dans l'Égypte ptolémaïque, où le vocabulaire égyptien est d'une plus grande précision que le vocabulaire grec. Ici, il est reconnu qu'Arsinoé II fut la première reine ptolémaïque à avoir reçu le titre pharaonique de « Roi de la Haute et de la Basse Égypte » (*nsw-bitj*), normalement attribué à des rois mais quelques fois étendu, dans la tradition égyptienne, à des reines qui exercèrent un véritable pouvoir politique, comme Hatshepsout (XVIII^e dynastie) et Tausert (XIX^e)²⁰. On suppose que ce titre avait été attribué à Arsinoé à titre posthume, lors de la diffusion de son culte dans les temples égyptiens. Son apparition sur un linteau provenant du site de Tell Atrib (Athribis) dans le Delta, où le couple royal rend honneur cultuel aux dieux locaux, Horus et Sekhmet, pourrait cependant être datée de l'époque du règne joint des *Theoi Adelphoi*. On peut dès lors envisager la possibilité qu'Arsinoé ait été considérée comme étant porteuse d'un vrai pouvoir pharaonique de son vivant (fig. 1)²¹.

20. Cf. Jan QUAEGBEUR, « Ptolémée II en adoration devant Arsinoé II divinisée », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 69, 1971, p. 202-206; Lana TROY, *Patterns of Queenship in Ancient Egyptian Myth and History*, Boreas 14, Uppsala, 1986, p. 139-144; Maria NILSSON, *The Crown of Arsinoë II. The Creation and Development of an Imagery of Authority*, Diss. Gothenburg, 2010, p. 400-404, (p. 429-430). Sur la titulature des reines égyptiennes, voir aussi Michel GITTON, « Variations sur le thème des titulatures de reines », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 78, 1978, p. 389-403. Sur leur statut politique, cf. Annie FORGEAU, « Les reines dans l'Égypte pharaonique. Statut et représentations », in Florence BERTHOLET et al., *Égypte-Grèce-Rome*, op. cit. (n. 6), p. 3-24. La légitimité du pouvoir pharaonique féminin est discutée dans un fragment de Manéthon dans la version arménienne des *Chronica* d'Eusèbe (fr. 10 Waddell), qui la fait remonter au règne de Biophis, troisième pharaon de la deuxième dynastie : pour une discussion du pouvoir féminin chez Manéthon par rapport aux reines ptolémaïques, cf. Erhard GRZYBEK, « Le pouvoir des reines Lagides. Son origine et justification », in Florence BERTHOLET et al., *Égypte-Grèce-Rome*, op. cit. (n. 6), p. 25-38, qui considère aussi le modèle de la titulature d'Hatshepsout aux p. 31-32; sur Tausert, voir Richard H. WILKINSON (ed.), *Tausert: Forgotten Queen and Pharaoh of Egypt*, Oxford, 2012.

21. Jan QUAEGBEUR, « Ptolémée II », art. cit. (n. 20), p. 205-206, 208 considérait ce titre plutôt comme posthume. Cf. *id.*, « Reines ptolémaïques et traditions égyptiennes », in Herwig MAEHLER, Volker M. STROCKA (ed.), *Das Ptolemäische Ägypten*, Mainz, 1978, p. 258; *id.*, « Trois statues de femme d'époque ptolémaïque », in Herman DE MEULENAERE, Luc LIMME (ed.), *Artibus Aegypti. Studia in honorem B.V. Bothmer a collegis amicis discipulis conscripta*, Bruxelles 1983, p. 113; *id.*, « Arsinoé Philadelphie, reine, "roi" et déesse, à Hildesheim », *Göttinger Miszellen* 87, 1985, p. 75-76; *id.*, « Cleopatra VII and the Cults of the Ptolemaic Queens », in Roger S. BIANCHI, Richard A. FAZZINI, Jan QUAEGBEUR (ed.), *Cleopatra's Egypt. Age of the Ptolemies*, New York, 1988, p. 45; *contra*, voir Maria NILSSON, *The Crown of Arsinoë II*, op. cit. (n. 20), p. 87-89, n° 15, p. 308-309, p. 400-404, p. 429-430, qui attire l'attention sur le rôle actif d'Arsinoé dans la scène d'évocation des divinités.

La royauté d'Arsinoé est définie aussi par le titre de « fille d'Amon » (*s3.t 'Imn*). Soulignant le lien entre la reine et le dieu royal Amon, ce titre a été lu parallèlement à d'autres titres attribués à des reines du Nouvel Empire, comme celui d'« épouse du dieu (= Amon) ». Récemment, Maria Nilsson a suggéré qu'il avait pu être utilisé comme titre de la reine vivante, en attirant l'attention sur quelques cas où cette appellation est entourée par un cartouche (outre celui accompagnant le nom propre de la reine). Toujours selon Nilsson, ce constat suggère un emploi équivalent à un nom du Trône, élément essentiel de tout nom pharaonique²².

Divinisation

Venons maintenant à la divinisation des reines. En reprenant le titre d'un article célèbre de Nicole Loraux²³, je poserai la question suivante : qu'est-ce qu'une reine, en tant que déesse ? Ou pour formuler le problème autrement : par quel processus idéologique et religieux, ses prérogatives

22. M. NILSSON, *The Crown of Arsinoë II*, *op. cit.* (n. 20), en particulier p. 407. Le titre est pourtant considéré posthume par J. QUAEGBEUR, « Ptolémée II », *art. cit.* (n. 20), p. 207-209 ; *id.*, « Reines ptolémaïques et traditions égyptiennes », *art. cit.* (n. 20), p. 258. Sur les « épouses du dieu » au Nouvel Empire, cf. Lana TROY, *Patterns of Queenship*, *op. cit.* (n. 20), p. 97-99. Il apparaît dans un cartouche sur trois documents concernant Arsinoé : un relief fragmentaire au Pelizaeus-Museum d'Hildesheim, inv. n. 1025 [J. QUAEGBEUR, « Arsinoé Philadelphie », *art. cit.* (n. 21) ; *id.*, « Documents égyptiens anciens et nouveaux relatifs à Arsinoé Philadelphie », in Henri MELAERTS (éd.), *Le culte du souverain dans l'Égypte ptolémaïque au III^e siècle avant notre ère*, Actes du colloque international, Bruxelles 10 mai 1995, *Studia Hellenistica* 34, Louvain, 1998, p. 73-108, n° 71 ; M. NILSSON, *The Crown of Arsinoë II*, *op. cit.* (n. 20), p. 81-82, n° 9] ; un relief à l'Harvard Art Museum, 1983.96 : Jan QUAEGBEUR, « Documents égyptiens », *art. cit.*, n° 40 ; M. NILSSON, *The Crown of Arsinoë II*, *op. cit.* (n. 20), p. 84-85, n° 12 ; une plaquette de fondation de provenance inconnue, où sont mentionnés Ptolémée et Arsinoé : J. QUAEGBEUR, « Ptolémée II », *art. cit.* (n. 20), p. 206 et « Documents égyptiens », *art. cit.*, n° 23. Dans ce dernier cas, toutefois, la qualification d'Arsinoé en déesse (*ntr. t*) semble suggérer plutôt une datation posthume. Récemment M. NILSSON, *The Crown of Arsinoë II*, *op. cit.* (n. 20), a proposé que certains reliefs représentant Arsinoé avec sa couronne typique datent de son vivant, mais la question reste douteuse pour la plupart des cas. Dans la mesure où je ne peux aborder une discussion si détaillée, il me semble prudent de réduire le dossier susceptible d'une datation avant la mort de la reine aux documents mentionnés ci-dessus, en ajoutant à ce dossier un relief à l'Université de Trier : Sabine ALBERSMEIER, Martine MINAS, « Ein Weihrelief für die vergöttlichte Arsinoë II », in Willy CLARYSSE, Antoon SCHOORS, Harco WILLEMS (ed.), *Egyptian Religion: The Last Thousand Years. Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur*, I-II, *OLA* 84-85, Louvain, 1998, I, p. 3-29 ; M. NILSSON, *The Crown of Arsinoë II*, *op. cit.* (n. 20), p. 80-81, n° 8.

23. Nicole LORAUX, « Qu'est-ce qu'une déesse ? », in Pauline SCHMITT PANTEL (éd.), *Histoire des femmes. I. L'antiquité*, Paris, 1991, p. 31-62.

d'épouse royale, de mère d'héritiers légitimes et de bienfaitrice des sujets s'approchent-elles de celles des divinités féminines d'un panthéon traditionnel? Quelles sont les *timai* des reines divinisées et comment se développent-elles dans une logique de genre? Si toutes les femmes sont en relation cultuelle avec des déesses, qui président de nombreux aspects de leur vie, les reines combinent cette piété humaine, dont elles doivent faire preuve, en tant que femmes, aux divinités féminines, avec une communication plus étroite, qui dépend 1) de leur intervention bienfaisante envers les sujets dans des domaines de compétence des déesses; 2) de l'homologie entre la position qu'elles occupent dans la famille royale divinisée, et celles occupées, dans les mythes, par les déesses de la maison divine des Olympiens. Cette relation étroite va jusqu'à l'association et à l'identification de la reine avec une ou plusieurs déesses²⁴. Considérons le cas du mariage, l'un des domaines où l'activité évergétique de la reine peut être comparée à une intervention divine. À la fin du III^e siècle, la reine séleucide Laodice obtient des cultes à Téos avec son époux, le roi Antiochos III²⁵. Tandis qu'au roi est rendu un culte qui rappelle son intervention militaire et politique, à Laodice est dédiée une fontaine sacrée, à laquelle puiseront les prêtres pour tous les sacrifices publics aussi bien que pour les ablutions rituelles des épouses. À Téos, l'attitude évergétique du couple est donc contrebalancée par des cultes qui soulignent une distinction de genre dans leur intervention salvatrice²⁶.

24. Sur les différents liens qui peuvent exister entre souverain divinisé et divinité, voir en général Hans HAUBEN, « Aspects du culte des souverains à l'époque des Lagides », in Lucia CRISCUOLO, Giovanni GERACI (ed.), *Egitto e storia antica dall'Ellenismo all'età araba: bilancio di un confronto. Colloquio internazionale, Bologna, 31 agosto-2 settembre 1987*, Bologne, 1989, p. 441-467; E. D. CARNEY, « The Initiation of Cult for Royal Macedonian Women », *Classical Philology* 95, 1, 2000, p. 21-43.

25. SEG XLI 1003 I-II. Sur ce dossier et sur la lettre d'Iasos que je discute ci-dessous, cf. I. SAVALLI-LESTRADE, « Il ruolo », art. cit. (n. 12), p. 421-422, 424-426, 428-429; A. BIELMAN, *Femmes en public*, op. cit. (n. 15), n° 13, 30; ead., « Régner au féminin », art. cit. (n. 12), p. 54; Angelos CHANIOTIS, « La divinité mortelle d'Antiochos III à Téos », *Kernos* 20, 2007, p. 153-171; Marie WIDMER, « Pourquoi reprendre le dossier des reines hellénistiques? Le cas de Laodice V », in F. BERTHOLET et al., *Égypte-Grèce-Rome*, op. cit. (n. 6), p. 63-92; S. G. CANEVA, « Queens and Ruler Cults in Early Hellenism: Festivals, Administration, and Ideology », *Kernos* 25, 2012, p. 75-100, (p. 89-92).

26. Cf. aussi I. SAVALLI-LESTRADE, « Il ruolo », art. cit. (n. 12), 425-426; A. BIELMAN, « Régner au féminin », art. cit. (n. 12), p. 57. Cette distinction ne permet pourtant pas une généralisation, mais doit être lue de manière contextualisée; il est instructif à cet égard de confronter la variété de configurations du rapport entre les membres du couple dans les sources concernant les hécatomnides: cf. E. D. CARNEY, « Women and Dunasteia », art. cit. (n. 12), en particulier p. 71-73.

Le lien entre la reine et les noces se précise sous le signe d'Aphrodite dans les honneurs reconnus à Laodice par les citoyens d'Iasos (*I. Iasos* 4, 196 av. J.-C.). Dans ce cas, Laodice avait donné au *dêmos* une quantité de blé, dont la vente devait constituer un fonds pour fournir une dot aux filles des familles pauvres de la ville : la gratitude de la *polis* s'exprime, pour ce que l'on peut tirer du texte mutilé de l'inscription, dans l'institution d'une prêtresse de la « reine Aphrodite Laodice » (ll. 79-82), d'une fête célébrée au mois d'Aphrodision, le jour de l'anniversaire de la reine, et d'un sacrifice dédié à la reine Laodice par les nouveaux époux, probablement lors de la même fête (ll. 82-86).

On sait toutefois qu'il y a bien d'autres déesses dont les *timai* s'expriment dans la sphère du mariage. Dans l'*Éloge de Ptolémée* par Théocrite²⁷, le parcours idéologique qui aboutit à l'institution d'un culte de Bérénice I par association avec Aphrodite part du lien privilégié entre la reine et la déesse : en dotant Bérénice d'une beauté sans égale, Aphrodite a garanti que Ptolémée aimât son épouse plus qu'un homme ait jamais aimée une femme, concept qui traduit en poésie la distinction hiérarchique entre la première épouse et les autres femmes de la cour. En vivant ce sentiment en retour²⁸, Bérénice a consacré les liens qui assurent la prospérité de la maison. Finalement, elle a été retenue par Aphrodite même après sa mort et élevée à partager son culte, en tant que déesse qui donne un amour doux aux mortels²⁹. C'est donc par le biais d'Aphrodite, promotrice de la beauté qui donne solidité à l'amour conjugal, que la reine rejoint sa divinisation.

Pourtant la reine de Théocrite, cette femme royale qui grâce au don divin de la beauté obtient que son mari la désire toujours comme quand ils étaient de nouveaux époux (au v. 129, Ptolémée II est significativement nommé *numphion*), n'est-elle pas aussi une Héra humaine ? Comment ne pas penser ici aussi à la *Dios apatê* du chant XIV de l'*Illiade* ? Comme Vinciane Pirenne-Delforge et Gabriella Pironti l'ont montré³⁰, la variation

27. Je reprends et développe ici la lecture que j'ai proposée dans « Queens and Ruler Cults », art. cit. (n. 25) p. 92-94.

28. Théocrite, *Idylles* XVII, 40 : ἡ μὰν ἀντεφιλεῖτο πολὺ πλέον; 42 : φιλέων... φιλεούσης.

29. Théocrite, *Idylles* XVII, 34-52. La piété envers les dieux, la bienveillance pour les sujets et la dévotion envers le roi et la maison constituent des motivations topiques de la divinisation des reines : cf. la stèle de Mendes pour Arsinoé II : CG 22181, ligne 13 ; Christophe THIERS, *Ptolémée Philadelphie et les prêtres d'Atoum de Tjékou. Nouvelle édition commentée de la « stèle de Pithom »* (CG 22183), *Orientalia Monspeliensia* XVII, Montpellier, 2007, p. 190 ; SEG XLI 1003 II, OGIS 224 = RC 36/37 et SEG XXXIX 1284 pour Laodice (John MA, *Antiochos III et les cités de l'Asie mineure occidentale*, Paris, 2004², p. 287).

30. Vinciane PIRENNE-DELFORGE, Gabriella PIRONTI, « La féminité des déesses à l'épreuve

narrative de la tromperie n'empêche pas de lire cet épisode en relation avec le thème du renouvellement des noces, qui caractérise le cycle mythique et rituel d'Héra, à travers lequel la déesse confirme sa position de sœur et femme du dieu royal et, par conséquent, sa propre royauté. De la même façon, si dans l'*Iliade* le charme irrésistible d'Héra dépend d'un accessoire donné temporairement par Aphrodite, la lecture de Théocrite, qui attribue à la reine une beauté infusée une fois et pour l'éternité sur sa poitrine, trouve une confrontation dans l'un des exordes du recueil des *Hymnes homériques*, à savoir l'*Hymne* XII pour Héra, où la déesse est considérée comme ἀθανάτην βασιλείαν ὑπείροχον εἶδος ἔχουσαν, Ζηνὸς ἐριγδοῦποιο κασιγνήτην ἄλοχόν τε (XII, 2-3)³¹. Le parallèle entre le couple royal divinisé et celui des divinités souveraines est d'autant plus pertinent que Théocrite a composé l'éloge sous le règne des *Theoi Adelphoi*, dont l'endogamie est explicitement associée à celle de Zeus et Héra à la fin du poème³².

Pouvoir politique et évergétisme féminin

Dans sa lettre aux citoyens d'Iasos, Laodice se prévalait d'avoir ordonné la livraison du blé directement au *dioikêtês*³³. Le fait que la reine puisse disposer directement d'un fonds sans se référer à la médiation ou, au moins, à l'intention de son époux, dévoile les fondements socio-économiques et politiques de l'évergétisme féminin. La possibilité d'opérer comme bienfaitrices des communautés et des sanctuaires, au même titre que leurs époux, repose sur le droit, pour les femmes royales, de posséder des rentes et des biens et d'en disposer pour réaliser des interventions évergétiques. Un véritable pouvoir politique se signale donc comme la prémisse de l'initiative évergétique publique des reines. On sait que certaines parmi

des épicièlèses: le cas d'Héra », in Lydie BODIOLU, Véronique MEHL (éd.), *La religion des femmes en Grèce ancienne. Mythes, cultes et société*, Rennes, 2009, p. 95-109, (p. 101-104).

31. Pour l'expression κασιγνήτην ἄλοχόν τε, cf. Homère, *Iliade* XVI, 432; XVIII, 356 (Richard HUNTER, *Theocritus. Encomium of Ptolemy Philadelphus*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 2003, p. 192); chez Théocrite, XVII, 130, l'affirmation qu'Arsinoé aime Ptolémée, son κασίγνητόν τε πόσιν τε, ouvre la section finale du poème, dédiée à la comparaison avec le couple olympien.

32. Un contact ultérieur pourrait être saisi entre *Iliade* I, 609-611, où Zeus se retire à côté d'Héra à la fin de la journée, et Théocrite, XVII, 32-33, où Héraclès laisse le banquet pour rejoindre Hébè dans le *thalamos*: dans le poème hellénistique, les deux couples sont représentés comme les correspondants olympiens des couples royaux ptolémaïques.

33. *I. Iasos* 4, 15, γεγράφεικα Στρουθίῳ τῷ διοικητῇ.

elles ont administré des villes et des terres sous le règne de leur mari³⁴. Ceci était bien le cas, encore une fois, d'Arsinoé II, qui, en tant que reine de Macédoine, exerça un contrôle direct sur la *dôrea* qui lui fut assignée par Lysimaque autour de 284/3, comprenant Héraclée, Amastris et Tios³⁵. Arsinoé a pu aussi administrer directement d'autres villes macédoniennes, y compris Cassandree, bien que dans ce cas on ne saurait pas dater avec certitude le début de l'administration d'Arsinoé par rapport à la mort de Lysimaque³⁶.

La carrière politique d'Arsinoé II pose à nouveau le dilemme abordé à propos du décret de Chrémonidès : faut-il se contenter de reconnaître au rôle politique de la reine une spécificité individuelle ? Ne serait-il pas plus fécond de la considérer dans un cadre de fonction, c'est-à-dire de dérivation/innovation par rapport à des traditions et à des modèles antérieurs ou contemporains ? C'est cette seconde approche qui sera à nouveau privilégiée. Époux d'Amastris avant d'être celui d'Arsinoé, Lysimaque réussit pour une certaine période à étendre son contrôle sur la Thrace, la Macédoine et l'Asie Mineure : ce royaume-pont entre les deux côtés de l'Égée a dû favoriser la naissance d'un « laboratoire de synthèse » entre des stratégies différentes de gestion du pouvoir royal au féminin, selon un procès qui pourrait avoir influencé en profondeur la formation politique d'une jeune reine comme Arsinoé. Lorsqu'elle devient la femme de Lysimaque, Amastris, nièce de Darius III, est déjà bien plus âgée et experte de la vie politique que la princesse égyptienne : après les noces avec Cratère, Amastris a épousé le dynaste Dionysius ; après avoir partagé avec lui le gouvernement d'Héraclée, elle le conserve ensuite au nom de ses fils après la mort de son mari³⁷. Par la suite, les noces entre Lysimaque et Amastris doivent être lues par rapport aux stratégies d'expansion de Lysimaque en Asie Mineure à la fin du IV^e siècle. Néanmoins, après la fin du mariage, l'hégémonie exercée par le diadoque ne cause pas la fin du pouvoir régional d'Amastris : au contraire, elle continue à gouverner les domaines hérités de Dionysius et, de la même manière que des rois de l'époque, refonde par synœcisme une ville qui prend son nom, Amastris, sur la Mer Noire, vers 300 av. J.-C.³⁸ Les monnaies frappées par cette ville

34. Cf. I. SAVALLI-LESTRADE, « Il ruolo », art. cit. (n. 12), p. 425-429 ; S. MÜLLER, *Das hellenistische Königspaar*, op. cit. (n. 5), p. 56-57.

35. Memnon, *FGrH* 434 F 5, 1-5.

36. Justin, XXIV, 2, 1-2 et 3, 3-4.

37. Memnon, *FGrH* 434 F 4.

38. Memnon, *FGrH* 434 F 4, 9, 5, 7, plaçant cette refondation après les nouvelles noces de Lysimaque avec Arsinoé : cf. E. D. CARNEY, *Women and Monarchy...*, op. cit. (n. 4),

méritent une attention particulière³⁹ : tandis qu'une partie offre la légende AMAΣΤPIEΩN (Forrer n° 6-7) ou AMAΣΤP (n° 10), renvoyant encore à une émission des citoyens, les n° 8-9 présentent la version AMAΣΤPIOΣ BΑΣIΛIΣΣHΣ qui se signale par le passage du droit d'émission de la cité à la reine. On reconnaît ici un processus connu pour des dynastes masculins à la croisée des IV^e et III^e siècles⁴⁰, mais qui, dans son application à une femme, se révèle tout à fait exceptionnelle à l'époque et précoce par rapport aux dynasties du monde hellénistique⁴¹. Or, si Amastris continue à gouverner comme dynaste d'Héraclée jusqu'à sa mort⁴², il est intéressant d'observer qu'un lien l'attache explicitement, chez Memnon, à Arsinoé, qui obtient ensuite la région en *dôrea* de Lysimaque. Le compte rendu de Memnon offre une clé interprétative précieuse pour discuter l'influence d'Amastris sur Arsinoé : selon l'historien d'Héraclée, Lysimaque « admirait ses [= d'Amastris] manières et sa capacité de gouvernement en considération de la splendeur, de la magnificence et de la vigueur avec lesquelles elle exerça le pouvoir »⁴³. Et Memnon de confirmer que, une fois investie du contrôle d'Héraclée, Arsinoé se montre digne des attentes de son époux en réprimant rapidement le gouvernement démocratique établi après la mort d'Amastris et de ses fils Cléarchos et Oxathres⁴⁴.

p. 208 ; une chronologie inverse est suggérée par Stéphane de Byzance, s.v. *Amastris*, qui reconduit la fondation à la période du mariage avec Dionysius.

39. Cf. Leonard FORRER, *Portraits of Royal Ladies on Greek Coins*, Chicago, 1969, p. 2-3.

40. Cf. Maria CACCAMO CALTABIANO, « La *Nike/Nymphe* di Agatocle e l'ideologia della vittoria », in Maria CACCAMO CALTABIANO, Carmela RACCUA, Elena SANTAGATI (ed.), *Tyrannis, Basileia, Imperium : forme, prassi e simboli del potere politico nel mondo greco e romano*, Atti delle Giornate seminariali in onore di S. Nerina Consolo Langher, Messina, 17-19 dicembre 2007, *Pelorias* 18, Messina, 2010, p. 277-302, p. 277-280 pour une comparaison des monnaies de Ptolémée I et d'Agathoclès de Syracuse.

41. Il suffit de rappeler que, du côté ptolémaïque, il faut attendre Bérénice II pour trouver une reine dotée du droit d'émission (cf. Maria CACCAMO CALTABIANO, « Berenice II di Cirene. Il primo basileus/donna dell'età ellenistica », *Quaderni Ticinesi di Numismatica e di Antichità Classiche* 25, 1996, p. 177-195 et *ead.*, « Berenice II. Il ruolo di una Basilissa rivelato dalle sue monete », in Enzo CATANI, Silvia M. MARENGO [ed.], *La Cirenaica in età antica*, Atti del Convegno internazionale di Studi-Macerata 18-20 Maggio 1995, *Ichnia* 1, Pise-Rome, 1998, p. 97-112), alors que, pour Arsinoé II, seules des émissions commémoratives associées à son culte comme *Philadelphos* furent conçues.

42. *FGrH* 434 F 5, 1-3 ; Strabon, XII, 3, 10.

43. *FGrH* 434 F 5, 4 : ἐθαύμαζε δὲ αὐτῆς τοὺς τε τρόπους καὶ τὴν ἀρχήν, πρὸς ὄγκον καὶ μέγεθος καὶ ἰσχὺν ὡς ἐκρατύνατο.

44. *FGrH* 434 F 5, 5.

On l'a dit, c'est par rapport à ce pouvoir réel qu'il faut lire les témoignages concernant l'initiative évergétique publique des femmes royales hellénistiques. Probablement à l'époque de son règne avec Lysimaque, Arsinoé dédia la *tholos* monumentale des Grands Dieux de Samothrace, dont on possède la dédicace sur l'architrave, malheureusement mutilée⁴⁵. Cette construction circulaire en marbre de Thasos, avec un diamètre d'environ 20 m et une élévation estimée de plus de 13 m, constitue la plus grande fondation circulaire de l'architecture grecque, ce qui démontre l'excellence de l'initiative de la reine. La possibilité de dédier en son nom un bâtiment de cette échelle situe Arsinoé bien au-delà des habitudes d'une reine macédonienne, en lui reconnaissant une place par rapport aux initiatives publiques qu'on pourrait plutôt comparer à celle de figures comme Artémise de Carie⁴⁶. Encore une fois, le côté individuel nous échappe largement car l'impossibilité de dater avec certitude la dédicace de la *tholos* nous prive d'un contexte historique précis, par rapport à l'évolution des équilibres politiques dans la Méditerranée des diadoques aussi bien qu'à la carrière personnelle d'Arsinoé. Cependant, cette incertitude n'occulte pas les aspects révélateurs de la définition de la fonction royale féminine au début de l'époque hellénistique et permet d'en détecter les modèles et les prémisses, qui purent jouer un rôle important dans cette évolution⁴⁷.

45. *IG XII*, 8 227 = *OGIS* 15. Il est possible qu'Arsinoé ait dédié la structure après la mort de Lysimaque, tandis que sa réalisation pourrait dater de son règne avec le roi. Une date postérieure au passage d'Arsinoé en Égypte ne peut non plus être exclue : voir à ce propos le résumé du débat dans S. MÜLLER, *Das hellenistische Königspaar*, *op. cit.* (n. 5), p. 58-65.

46. Sur Artémise et Mausole de Carie, cf. E. D. CARNEY, « Women and Dunasteia in Caria », *art. cit.* (n. 5), en particulier p. 66, 78, 84 pour le Mausolée ; S. MÜLLER, *Das hellenistische Königspaar*, *op. cit.* (n. 5), p. 121-123. Pour une analyse à la fois archéologique et idéologique de ce monument, voir récemment Claudia LUCCHESI, *Il mausoleo di Alicarnasso e i suoi maestri*, Rome, 2009.

47. À cet égard il est à mon avis regrettable que, en conclusion de son analyse soignée des sources concernant les Hécatomnides, E. D. CARNEY, « Women and Dunasteia in Caria », *art. cit.* (n. 5), finisse par prendre ses distances par rapport aux conséquences de son travail : elle propose en effet un portrait des Hécatomnides aussi bien fascinant qu'isolé par rapport à l'évolution du rôle public des femmes royales hellénistiques. C'est justement afin de substituer ce paradigme d'isolement avec celui d'un flux continu, bien que complexe et nuancé, de pratiques de gestion du pouvoir, que j'ai voulu attirer l'attention sur un autre cas, celui d'Amastri, chronologiquement postérieur à celui des Hécatomnides et pour lequel on peut plus aisément cerner les contacts directs avec le développement de la royauté féminine hellénistique.

En guise de conclusion : des pistes à creuser

Dans cette introduction générale aux problèmes posés par l'étude de la royauté féminine au cours du premier siècle de l'époque hellénistique, j'espère avoir montré l'importance de prendre en considération à la fois « les mots et les choses ». Le sujet abordé nous offre des typologies de documents très variées : des inscriptions reprenant le lexique diplomatique de l'évergétisme, des comptes rendus historiographiques, des représentations visuelles thématiques du pouvoir d'une reine. Que nous ayons affaire à un mot ou une formule à la sphère sémantique large ou ponctuelle (cela vaut pour un attribut iconographique, seul ou combiné), une approche à l'interaction entre individu et fonction, qui prenne en considération les normes discursives et pragmatiques du médium concerné, nous permettra d'être plus prudents dans nos évaluations, mais, en même temps, d'arriver plus loin dans l'opération de décodage des logiques de légitimation et de « délégitimation » du pouvoir féminin. De surcroît, les démarches à étudier se déroulent à travers des processus stratifiés, à l'œuvre à l'époque hellénistique aussi bien que dans les sources postérieures, qui nous permettent de les aborder, tout en les filtrant en même temps. Ces opérations de déchiffrement comprennent, entre autres, la déconstruction du *topos* de l'amour pervers des femmes de cour pour en révéler les enjeux politiques. Elles impliquent aussi la compréhension des différences de degrés dans la mise au point du statut politique qui caractérise les titres et les appellations définissant le pouvoir féminin. Encore, cette étude se déroule à travers l'analyse des stratégies d'action et de mise en discours qui justifient la divinisation des reines, pour aboutir enfin à l'identification des conditions socio-économiques qui permettent aux femmes royales d'agir comme de véritables actrices de l'action publique, en particulier au niveau de l'intervention évergétique.

Ce rôle économique et public reconnu à la femme, nouveau si l'on évoque, par exemple, la condition de la femme dans l'Athènes classique⁴⁸, est en revanche bien enraciné dans les traditions royales qui entourent

48. Les spécialistes de l'Antiquité classique débattent depuis longtemps de la question des droits socio-économiques des Athéniennes : en dernier lieu voir Sandra BOEHRINGER, Violaine SEBILLOTTE CUCHET (éd.), *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le genre : méthode et documents*, Paris, 2011, p. 28-34. Les différences entre Athènes, d'autres *poleis* au IV^e siècle et les périphéries du monde grec (notamment Macédoine, Asie Mineure) sont soulignées par Nadine BERNARD, *Femmes et société dans la Grèce classique*, Paris, 2003 ; cf. aussi les considérations de E. D. CARNEY, « Women and Dynasteia in Caria », art. cit. (n. 5), p. 76-77.

le monde grec. C'est justement dans les institutions monarchiques de la Macédoine argéade, mais aussi des dynasties micrasiatiques — produit du contact de longue durée entre le monde des *poleis* et l'empire perse — et encore, au moins pour le règne ptolémaïque, de l'Égypte pharaonique, que l'on peut identifier un terrain de recherche très fécond pour arracher le voile des préjugés que l'historiographie ancienne a posés tout autour du pouvoir des femmes royales hellénistiques. Il convient donc de replacer cette histoire, en grande partie encore méconnue ou incomprise, dans le contexte de son évolution socio-politique, économique et religieuse.



Fig. 1 : Linteau d'Athribis (Stockholm, MM 10026), Medelhavsmuseet, Stockholm. Arsinoë, qualifiée du titre pharaonique *nsw-bitj*, évoque les divinités locales en jouant des sistres tandis que Ptolémée leur offre un collier rituel. © Medelhavsmuseet, Stockholm. Photo Ove Kaneberg.